

Prolégomènes

Roland Emerich est un habitué des films catastrophes. Il a réalisé, entre autres, *Independence Day* et *The Day after (Le jour d'après)*. Dans un genre différent, il a aussi signé *The Patriot*.



Ce que des privilégiés ont appris deux ans auparavant, le peuple ne l'apprend que lorsque les premiers effets s'en font sentir : c'est la fin du monde. Alors que la croûte terrestre se déchire et que la population se fait, là engloutir par un tsunami, là ensevelir sous une pluie de feu et de cendres, Jackson tente avec autant de conviction de sauver ses enfants que de reconquérir son ex-femme, en couple avec un riche chirurgien esthétique.

Le discours du film repose sur une apparente dénonciation: les plus riches et les plus puissants, obtiennent le salut contre des espèces sonnantes et trébuchantes, alors que la classe moyenne est abandonnée à son sort. Les riches,

donc, sont embarqués sur des bateaux insubmersibles et voguent se réfugier en Afrique — berceau de l'humanité, doit-on le rappeler ? —, seul continent épargné par la catastrophe.

Mais le film est surtout l'occasion de s'interroger à propos des valeurs qu'il véhicule : alors que les références bibliques abondent, la catastrophe telle qu'elle est représentée apparaît plutôt comme un retour à l'ordre moral. En effet, la fin du monde permet de rassembler le couple divorcé qui convole à nouveau dans de justes noces.

**Anna Percival, e-media,
 Lausanne, décembre 2009**

1. Sauver 2012 ?



Reste-il quelque chose à sauver dans le cinéma catastrophe de Roland

Emmerich ? Suite à la vision de son dernier opus, on peut en douter.

Après une première demi-heure de course-poursuite infernale – la terre, a définitivement décidé d'en finir avec la famille Cusack – en voiture, puis en avion, dans lequel ladite famille tente d'échapper à la fin du monde annoncée par le calendrier maya et par un Woody Harrelson en Nostradamus hippie, on assiste à deux heures dix de dialogues tellement stéréotypés qu'on en regretterait presque la prose de l'Emmerich des débuts (c'est dire...).

La naïveté du propos ne vient que renforcer l'impression d'un film créé

uniquement dans le but de tout faire sauter. Comme Michael Bay et ses *Transformers*, Emmerich n'aurait, à la rigueur, même pas besoin d'un scénario puisque le seul intérêt du film réside dans le déchaînement, ici des éléments, mais surtout des effets spéciaux.

En un mot comme en cent, une complète perte de temps, et quel temps, puisque le film ne dure pas moins de 2h38.

**Matthieu Donner, 25 ans,
 UNIL**